

vrisme, mais le comte Yvan comprit la vérité terrible en ne trouvant plus les lettres dans l'endroit où il savait que le comte les avait serrées la veille.

— Donc on avait tué le vieillard pour lui voler ces lettres...

— L'évidence du crime s'imposait, mais nulle trace, nul indice, ne lui révélait de quelle manière et par qui ce crime avait été commis...

— Le grand seigneur, qui jadis, à Paris, avait commandé l'assassinat de la comtesse Kourawieff, venait, à Saint-Petersbourg, de payer le meurtre du comte.

— Quel parti prendre ?...

— Accuser sans l'ombre d'une preuve l'un des plus hauts personnages de l'Etat, c'était courir à un insuccès certain et se faire traiter de visionnaire, d'insensé, d'imposteur.

— Trop se hâter, c'était tout compromettre, tout perdre à jamais peut-être...

— Le comte Yvan se jura de retrouver Lartigues, d'obtenir de lui par tous les moyens, même par la violence, de nouveaux écrits qui remplaceraient les preuves volées, et alors de le livrer à la justice, lui et son infâme complice.

— Depuis plus d'un an mon jeune ami voyage en Europe, cherchant la piste de Lartigues.

— Vous comprenez, monsieur, que si le but de son voyage était deviné, ou seulement soupçonné, on trouverait sans doute un assassin pour lui. Il doit donc laisser dans l'ombre ce nom de Kourawieff qui, joint à son existence nomade, suffirait à révéler ses projets aux ennemis qui le guettent sans doute...

— Il voyage avec un passeport délivré sur ma demande au nom de Smoïloff qui lui appartient légitimement, mais qui est peu connu, sinon en Russie, du moins en France.

— Je viens vous prier, monsieur, non seulement de lui garder le secret, mais de lui procurer un passeport français qui soit pour lui une sauvegarde contre le couteau des meurtriers payés...

— Ferez-vous cela ?

Le prince Pouckine s'était exprimé avec une animation croissante avec une chaleur due tout à la fois à sa vieille affection pour la famille Kourawieff et à sa haine indignée pour les misérables qui avaient si cruellement, si lâchement frappé cette famille.

Il ne parlait plus, et les deux magistrats l'écoutaient encore, captivés par le poignant intérêt de son récit, et vaguement épouvantés par les péripéties mystérieuses de ce drame effrayant.

— Certes, je vous aiderai volontiers et de tout mon pouvoir... répondit Paul de Gibray au secrétaire d'ambassade. Le comte Yvan Smoïloff, l'héritier des Kourawieff, consacre sa vie à une cause sainte, et son innocence me paraît démontrée... Cependant, avant de lui dire qu'il est libre, je dois lui adresser quelques questions encore...

— Parlez, monsieur, s'écria le jeune Russe, et je jure de vous répondre comme je répondrais à mon père, s'il sortait de la tombe pour m'interroger...

— Vous êtes bien allé, dans la nuit du 20 au 21 décembre, vers une heure du matin, attendre votre ami le comte Nicolaïeff, à la gare du Nord ?...

— Et je l'ai conduit dans un hôtel voisin du chemin de fer de Lyon... oui, monsieur...

— Et moi je l'atteste... dit le prince Pouckine. Je sais que Serge Nicolaïeff, allant en Suisse, n'a fait que traverser Paris...

LII

Le juge d'instruction reprit :
— Pouvez-vous m'expliquer comment il se fait que des clefs du monument funéraire de votre famille se soient trouvées en des mains étrangères ?

— Non, je ne puis l'expliquer, répondit le comte Yvan, et s'il n'avait fallu pour cela trahir mon incognito, je serais venu signaler le fait à la police française et lui demander le mot de l'énigme... C'est assez vous dire combien ce fait, incompréhensible pour moi, me préoccupait...

— Il est une chose plus incompréhensible encore...

— Laquelle ?

— Cette ressemblance entre vous et le scélérat dont nous avons le signalement...

— Est-il prouvé que cette ressemblance existe ?...

— Impossible de le nier, puisque tous les témoins vous ont reconnu...

— C'est-à-dire ont cru me reconnaître...

— Votre accent lui-même les a frappés... ils le déclarent identique à celui de l'assassin...

— Que puis-je répondre à cela ? répliqua le jeune Russe. Si la ressemblance existe en effet, c'est un jeu du hasard et ce jeu s'est produit souvent, à toutes les époques et dans tous les pays... *Martin Guerre* et *Les surques* en sont chez vous des exemples célèbres... Quant à l'accent identique, ou soi-disant tel, on n'en pourrait conclure qu'une seule chose, c'est que l'assassin est étranger comme moi...

— On pourrait supposer aussi que l'assassin déguisait sa voix, fit observer le prince Pouckine... et que, dans la crainte d'être reconnu il s'était composé une figure comme les acteurs qui se griment avant d'entrer en scène...

— C'est admissible, en effet... dit Paul de Gibray.

— Quoi qu'il en soit, s'écria le comte Yvan en étendant la main avec une solennité qui n'avait rien de théâtral, sur la mémoire de ma sainte mère, sur celle de mon vénéré père, assassinés tous deux et que je veux venger, je jure que j'ai dit la vérité, et que je suis innocent !... Le hasard ou la fatalité, — choisissez le nom, — avait accumulé contre moi de fausses apparences qui pouvaient me perdre si de généreux amis n'étaient venus à mon aide... Je vous ai donné l'emploi de mon temps... Je conduisais mon ami le comte Nicolaïeff à un hôtel voisin de la gare de Lyon, précisément à l'heure où on commettait le crime rue Montorgueil. A deux heures et quart du matin je rentrais au Grand-Hôtel, et je me faisais servir à souper en arrivant.

— Je vous crois, monsieur le comte, dit le juge d'instruction. Je ne vous cache pas cependant que je serai obligé, dans votre intérêt même, de faire constater la vérité de vos assertions, mais l'enquête aura lieu sans bruit, discrètement, et nul ennui n'en pourra résulter pour vous.

— Merci, monsieur, de vos bons procédés... J'en suis touché et reconnaissant...

— Quelques mots encore...

— Parlez, monsieur...

— Vous êtes, m'avez-vous dit, à la recherche de ce Lartigues condamné par coutume à la peine de mort comme assassin de la comtesse Kourawieff, votre mère ?...

— Oui, monsieur...

— Comment espérez-vous trouver sa piste ? Il a certainement changé de nom et, à moins que vous ne le connaissiez de vue...

— Je le connais de vue... interrompit le comte Yvan.

— Où et quand vous êtes-vous rencontré avec lui, et qui vous l'a désigné ?

— Il y a deux ans je me trouvais en Allemagne en compagnie de mon père qui reconnut le misérable dans une rue de Berlin et me le montra... Je le regardai pendant quelques secondes attentivement, et depuis lors son visage est resté gravé dans ma mémoire...

— Votre père ne le fit point arrêter ?...

— Il ne pouvait que le signaler à la police, et pour cela il fallait savoir son adresse... Nous le suivîmes jusqu'à la porte d'un hôtel où il entra... Quand, une heure après, la police vint l'arrêter à la requête de mon père, il avait disparu.

— Depuis lors vous ne l'avez point rencontré ?...

— Non monsieur, mais j'ai eu de ses nouvelles...

— Quand ?...

— Il y a deux mois.

— Où ?

— A Genève. J'étais descendu à l'*Hôtel de la Couronne*... On m'apporta le livre des voyageurs... Je le feuilletai avant de m'inscrire... Jugez de ma surprise en lisant : *Pierre Lartigues* !...

— Il avait écrit son vrai nom ! s'écria Paul de Gibray.

— Oui, monsieur.
— C'est bien invraisemblable... Un tel scélérat n'aurait point commis l'imprudence d'agir ainsi... Vous deviez vous trouver en présence d'une homonymie.

— Je l'ai cru d'abord, mais je questionnai les gens de l'hôtel au sujet de ce voyageur, et le signalement qui me fut donné était exactement celui de l'homme désigné par mon père, à Berlin, il y a deux ans...

— Mais à Berlin, il ne se faisait point appeler Lartigues ?

— Non, monsieur... il s'était fait inscrire sous le nom de Frantz Muller, comme originaire de la Suisse allemande... Il se donnait pour un représentant de commerce, et il avait déposé des papiers parfaitement en règle.

— Evidemment il change de nom dans chaque pays... dit le juge d'instruction. Depuis quand avait-il quitté l'*Hôtel de la Couronne* ?

— Depuis trois jours...

— Où allait-il ?

— A Bruxelles... du moins il l'avait déclaré.

— Vous l'avez suivi ?

— Oui, et j'ai appris qu'un voyageur venant de Suisse et se faisant appeler Van Amburger, mais dont le signalement répondait de point en point à celui de Lartigues, était descendu trois jours auparavant à l'*Hôtel de Gana* où il n'avait passé que vingt quatre heures... Il était parti sans rien dire et je perdais sa piste... La seule chose que je vins à bout de savoir, c'est qu'il venait en France...

— Où croyez-vous qu'il est à cette heure ?

— A Paris, j'en suis convaincu, et je me suis juré de le retrouver...

— Hélas ! monsieur le comte, dit le commissaire aux délégations avec un geste d'incrédulité, je crains fort que vous n'avez pris vis-à-vis de vous-même un engagement difficile à remplir... Comment feriez-vous ce que la police n'a pu faire à la suite du crime commis sur la comtesse Kourawieff ? Ce scélérat est un insaisissable Protée qui change de forme à sa guise et qui glisse dans les mains au moment où on croit le tenir. Pendant de longues années sa femme, Aimée Joubert, compromise par lui dans l'assassinat de votre mère, a cherché sa piste... A tout prix elle voulait le livrer à la justice pour se venger de la honte infligée par lui... Elle a dû s'avouer vaincue... et cependant elle l'avait suivi partout, comme le limier suit la proie qu'il veut saisir... Une seule fois elle vint à bout de le joindre, à Edimbourg, en Ecosse, et fut au moment de le faire arrêter en vertu d'un mandat en règle dont elle était porteur ; mais quand arrivèrent les agents, ils ne trouvèrent plus personne...

— Ce à quoi Aimée Joubert n'a pas réussi, je le ferai, moi ! répliqua le comte Yvan. Je serais cependant très désireux de voir cette femme pour obtenir d'elle certains détails.

Le juge d'instruction prit la parole.

— Je puis, monsieur le comte, dit-il, vous ménager une entrevue, avec elle... Je dois la faire appeler...

— Vous ! s'écria le jeune Russe. Et pourquoi ?

— Après ce qui vient de se passer, après l'erreur dont vous avez été victime, il faut bien constater que nous sommes en présence d'une affaire mystérieuse, inextricable, où les plus habiles perdent pied, et nous avons résolu d'appeler à notre aide Aimée Joubert qui, dans la police où on l'avait surnommée l'*Oeil-de-Chat*, a laissé une réputation de merveilleuse adresse. Ce serait fait déjà sans votre arrestation qui a permis un moment de croire que nous étions dans la bonne voie...

— Je vous le répète, monsieur, je serai très heureux de m'entretenir avec cette femme, reprit le comte Yvan. L'homme qu'elle a si longtemps poursuivi est notre ennemi commun... Il nous a fait du mal à tous deux... Nous le retrouverons ensemble, et non pas seulement cet homme, ce Lartigues, mais l'autre misérable qui a souillé de sang répandu le tombeau de ma famille, et qui pouvait me faire payer de ma tête le crime commis par lui !

— Eh bien ! monsieur le comte, veuillez vous trouver dans mon cabinet demain à trois heures... Aimée